# Didier Rimaud, l'art et la mission d'écrire pour la liturgie

"J'écris comme la mer s'amuse avec la plage,
Comme la vague aussi dessine le rocher,
… Comme d'autres le font en taillant leur verger,
En repassant du linge, en faisant la cuisine,
Comme d'autres le font aux appels de l'usine,
Par le fer ou le bois, par la vigne ou le blé[1]"

Didier Rimaud s'est souvent expliqué sur ce qu'était son travail "d'écrivant". Dans ces vers, il le fait en poète, avec l'art qui fut le sien de se prendre à la légère ! Ecrire, nous dit-il, fut pour lui un jeu d'enfant et de créature de Dieu, "comme la mer s'amuse avec la plage", mais aussi un métier exigeant autant de savoir-faire que celui du menuisier à son établi ou du vigneron occupé à tailler sa vigne, une tâche aussi quotidienne et obscure que celle de la femme au foyer. La seule loi qu'il connaissait en la matière, écrivait-il en introduction au recueil "Des grillons et des anges" était "celle de la présence à soi-même, du silence, du temps et du travail[2]".
Je voudrais dégager ici quelques aspects de ce travail d'écriture d'un poète qui s'est voulu pendant plus de soixante ans serviteur de l'Eglise en prière.

<u>Ecrire pour donner une réponse d'homme à la Parole de Dieu</u>
On sait quelle part Didier Rimaud a pris dans la floraison de textes et de chants nouveaux suscités par la Réforme liturgique du Concile Vatican II. Il fut d'abord et avant tout un créateur d'hymnes pour la célébration en langue vivante de la Liturgie des Heures, de l'Eucharistie, de multiples grands rassemblements. Dans un article quasi testamentaire, il définissait l'art de l'hymne comme "un art d'offrir à la communauté des croyants les mots qui lui permettront de chanter aujourd'hui, avec bonheur, la foi de toujours[3]". Or ces mots de la prière chrétienne, Didier les a trouvés en s'exposant lui-même à la Parole de Dieu, en se laissant "brûler le cœur au carrefour des Ecritures" : "il est vrai, avouait-il, que ce qui me fait prendre un crayon et du papier, c'est souvent un mot de la Bible qui commence à bouger en moi et ne me laisse plus de repos". Les hymnes de Didier jaillissent de l'Ecriture, mais elles ne la répètent pas mot à mot. Si elles la citent, c'est pour lui faire écho avec des mots qui parlent aujourd'hui, parfois à mots couverts, des mystères de la foi, du mystère de Pâques. C'était son art et sa manière : célébrer Noël en contemplant dans la crèche "l'Enfant de Pâque" "qui voulut naître en humble place", adorer la Croix le vendredi saint comme le "Buisson ardent où l'amour est révélé". Il savait aussi évoquer toute l'histoire du salut dans une seule hymne. Ainsi de l'admirable "voici la nuit" qui offre en cinq strophes à la communauté qui veille de le faire sous une constellation de nuits : depuis "l'immense nuit des origines" jusqu'à "la longue nuit où l'on chemine" en passant par "l'heureuse nuit de Palestine", "l'étrange nuit sur la colline", "la sainte nuit qui s'illumine" ; autant de nuits pascales, de nuits des merveilles de Dieu !
Mais Didier avait aussi l'art de faire d'une seule parole d'Evangile un refrain populaire qu'on retient par cœur et qu'on aime à répéter, comme dans l'hymne "Si le Père vous appelle" dont le refrain est emprunté à Luc 10,20 :

"Tressaillez de joie ! Tressaillez de joie !
Car vos noms sont inscrits pour toujours dans les cieux !"

prolongé en écho par un autre distique dont l'expression finale est une trouvaille du poète :

"Tressaillez de joie ! Tressaillez de joie !
Car vos noms sont inscrits dans le cœur de Dieu !"

<u>Ecrire à l'école des psalmistes</u>

---

[1] A force de colombe. Cerf 1994 - Ecriture - page 52
[2] Des grillons et des anges. Desclée 1979
[3] L'art de l'hymne. Revue Catéchèse n°167 - 2002 - pages 89 - 98

Dans cette poésie gonflée de sève biblique, il faut souligner le rôle privilégié tenu par le livre des Psaumes. Traducteur du Psautier dès les années 50, Didier Rimaud n'a cessé de prendre la défense des psaumes dans la liturgie chrétienne, de faire découvrir l'actualité de ces "poèmes de Dieu" et de ces cris jaillis du cœur de l'homme[4], d'en proposer de multiples mises en œuvre responsoriales et chorales. Le poète a fréquenté les psalmistes au point de les prendre pour maîtres. Grâce à lui, le langage des psaumes, si dru, si éloigné d'une piété sentimentale, si riche en images, a exercé une profonde influence sur la langue de la prière chrétienne en notre temps.
Didier a trouvé dans les psaumes un véritable conservatoire de la tradition lyrique de l'Eglise en prière. Il a pris la relève du psalmiste du psaume 95 dans sa vocation "d'être au monde un être de louange" qui convoque la création entière et tous les peuples à chanter la gloire de Dieu, qui entonne l'invitatoire "venez !", dans l'assemblée des fidèles :

"Comme les vagues de la mer
battent des mains depuis toujours,
applaudissez pour notre Dieu.
…
Venez rendre l'amour
à qui vous l'a donné ;
venez rendre la vie
que vous avez reçue ;
venez rendre la joie
d'être image de Dieu.[5]"

Didier a trouvé dans le Psautier non seulement une école du cantique nouveau et des versets inspirants ses propres cantiques : "que tes œuvres sont belles, que tes œuvres sont grandes !" (cf Ps 91), mais aussi un style de poésie questionnante qui a beaucoup influencé la sienne. Dans un monde où le mal semble triompher, où les croyants sont éprouvés par le silence de Dieu, Didier comme le psalmiste ne cesse de questionner son Seigneur. Ainsi dans le refrain de la belle litanie de la Parole de Dieu, prière de pèlerins d'Emmaüs : "Nous t'avons reconnu au partage du pain, Jésus ressuscité ! Pourquoi ton absence ?… pourquoi tant de haines ?… pourquoi tant de larmes ?… pourquoi ton silence ? Parole de Dieu, réponds à nos cris !"[6] A l'école des psalmistes et de leurs cris de protestation devant la souffrance et l'injustice, le poète a eu aussi l'audace de faire entendre dans l'assemblée liturgique une prière qui prenne à bras le corps l'actualité la plus brûlante, celle de la violence et d'un monde où des enfants meurent de faim. C'est un verset du psaume 52 qui lui a inspiré le chant de communion "Quand tu manges ton pain" au ton si prophétique :

"N'entends-tu pas
le pain hurler de n'être pas rompu ?
le vin crier de n'être pas versé ?
les champs gémir de n'avoir plus de blé ?
quand tu manges ton pain,
ne mange pas le peuple de Dieu ![7]"

<u>Ecrire pour donner à chanter</u>
Didier aimait travailler pour la liturgie parce que, disait-il, "la voix du Peuple de Dieu, c'est, après le silence, la plus belle chose du monde". Il fut, pendant plus d'un demi-siècle, l'écrivain de service "au milieu de la grande assemblée", en ayant le don de trouver les mots qui puissent devenir la prière des autres, ce qui suppose un cœur capable de "sentir avec l'Eglise", de battre au rythme du Corps ecclésial, mais aussi la capacité de créer une langue qui aie suffisamment de rigueur théologique et de tenue littéraire pour accéder à la dignité de langue liturgique, suffisamment de souplesse et de simplicité pour

---

[4] Jusque dans un numéro récent de "Célébrer" n°321 - 2003
[5] A force de colombe - page 64
[6] Des grillons et des anges - page 74
[7] A force de colombe - page 71

être parlée par des chrétiens de tous âges et de tous milieux sociaux. Sa vocation de poète et de jésuite, Didier l'a réalisée par un travail d'écriture exercé dans l'obéissance à des commandes innombrables venant des plus hautes autorités de l'Eglise comme des groupes les plus divers : paroisses, mouvements, communautés religieuses et monastiques etc. Il est mort la plume à la main pour offrir à son église diocésaine une dernière hymne que lui avait commandé le cardinal Barbarin sur le thème : "l'Evangile, bonheur pour le monde".
Car Didier a écrit pour que l'Eglise devienne "un peuple de chanteurs". Sa grâce est d'avoir su travailler en étroite complicité avec de très nombreux musiciens en leur offrant des textes dont la parfaite isorythmie, la structure, la musique des rimes et des rythmes étaient pour eux immédiatement inspirants. Beaucoup ont témoigné de la qualité d'une collaboration à travers laquelle le poète de la liturgie en langue française cherchait à réconcilier le culte et la culture. Ainsi, après le Congrès ANCOLI 1988 qui avait rassemblé à Bercy 10 000 choristes, il avait dit son bonheur "d'avoir permis que chante la musique de ses amis Villeneuve, Dieuaide, Godard, Daniel, Berthier, Dumas", il avait jubilé - bien qu'il y aie eu à son goût "trop de Rimaud" ! - "de faire tenir ensemble, dans ce Temple de la modernité, la foi de toujours, les mots d'aujourd'hui, les sons d'hier et ceux de demain."

Dans son œuvre de poète liturgique, d'homme voué au service de la prière officielle et publique du Peuple de Dieu en cet âge, la passion de Didier fut celle d'un compagnon de Jésus, "l'homme au cœur de feu", brûlé lui-même du désir de "travailler sur les chantiers où il poursuit sa Pâque". Il fut le créateur infatigable d'une poésie qui ajoute à la beauté du monde, qui dise avec bonheur le Mystère de la foi et qui serve la prière d'une Eglise missionnaire engagée dans le combat pour la justice, une poésie qui fasse tenir ensemble dans le cœur des chrétiens, selon l'admirable hymne finale des "Combats de Dieu", "l'amour de cet homme", "l'amour de ce monde", "l'amour de l'Eglise" et "l'amour des plus pauvres[8]".
Didier laisse à "notre Eglise où l'on a froid si l'on refuse d'y brûler" des mots qui n"ont pas fini de porter le feu de l'Evangile au cœur de ce monde, de tenir en éveil la mémoire du Seigneur et la nôtre, de garder le Peuple de Dieu en tenue de service et de louange.

Sœur Etienne Reynaud
Abbaye de Pradines
septembre 2004
pour la Revue Célébrer -

[8] ibid page 249